

Préparons-nous

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 16

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198708>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerzère, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.

ETRANGER : Un an, fr. 7.20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Préparons-nous.

La question des fêtes du centenaire de 1903 commence à préoccuper les esprits. Au Conseil communal de Lausanne, M. Emile Bonjour a émis le vœu que la municipalité s'entende avec le Conseil d'Etat pour célébrer la date du 14 avril 1903 le plus dignement possible et pour faire coïncider les fêtes avec l'inauguration des grands travaux publics entrepris ces dernières années. La municipalité a déclaré séance tenante qu'elle entrerait en plein dans ces vues, qui ne peuvent manquer d'être bien accueillies par la population. Il ne faut pas attendre au dernier moment, en effet, pour préparer ces festivités, et plus on leur donnera d'éclat, mieux on fera.

Dans la *Revue*, M. E. Bonjour se demande en outre si un compositeur ne pourrait trouver pour le 14 avril 1903, non une banale cantate, mais une *Marche vaudoise* simple, mélodique et vraiment populaire. C'est aussi une excellente idée. Puissent nos musiciens ne pas la laisser échapper.

Nous aurons pour ce grand jour la représentation d'un drame national, auquel M. Warnery, professeur à l'Université de Lausanne, travaille depuis quelque temps déjà. Le talent de cet auteur nous promet une œuvre de belle venue.

Il est à supposer que nos sociétés de musique, de chant et de gymnastique, si elles ne sont pas appelées à coopérer à l'interprétation de ce drame, participeront tout de même activement aux grandes fêtes en commémoration de notre constitution.

Mais pour que le 14 avril 1903 soit une vraie manifestation du peuple vaudois, il importe qu'on s'y prépare dans tout le canton aussi bien qu'au chef-lieu. Sans doute, il n'y aura pas moyen de représenter des drames dans toutes les villes et dans tous les villages; mais dans chaque localité les autorités et les sociétés artistiques peuvent organiser des solennités, des divertissements appropriés au caractère de la journée, et il n'est pas trop tôt pour y songer déjà maintenant et arrêter les grandes lignes du programme. Certaines villes, comme Cully qui nous donna Davel, et comme Morges et Rolle, qui furent aussi des foyers de notre indépendance, tiendront sans doute à honneur de marquer la date du 14 avril d'une manière toute spéciale.

S'il nous était permis de donner un conseil, nous voudrions que la jeunesse eût la plus large part possible à ces fêtes de la patrie vaudoise, afin qu'elle en gardât un de ces souvenirs qu'on ne s'oublie pas et qu'elle transmettrait avec enthousiasme à nos arrière-neveux. Il nous semble aussi que, à part le côté réjouissances de cette journée, chaque commune devrait songer à créer ou à inaugurer quelque institution d'utilité publique ou de bienfaisance, quelque œuvre utile, nouvelle école, restauration d'église, fondation spéciale, etc., bref, quelque chose qui durât plus longtemps que le son des musiques et que le brouhaha des cantines. Et si, dans chacune de nos trois

cent quatre-vingt-huit communes, un ou plusieurs généreux philanthropes donnaient de leur superflu pour aider à ces créations ou pour en faire naître d'autres, ils contribueraient à faire du 14 avril 1903 une date glorieuse de notre histoire et leurs noms seraient cités avec ceux des Monod, des Muret, des Pidou et des La Harpe.

Voyons, les patriotes à la bourse garnie, les artistes vaudois, les hommes d'initiative, ne laissez pas passer la grande date de 1903 sans fouiller votre poche ou votre cerveau. Donnez-nous des idées et donnez-nous de quoi les appliquer.

V. F.

Exposition de Vevey. — Ainsi que tous nos confrères, nous constatons avec grand plaisir que le second numéro du *Journal officiel* ne le cède en rien au précédent, au contraire : il suffit de citer les excellents clichés de MM. Ruchet, Ruffy et A. Ceresole, accompagnés de notices biographiques et d'articles divers. On remarque, en outre, une reproduction d'un tableau en papier découpé, œuvre de patience contenant, outre huit personnages, de nombreux animaux domestiques et autres. Lire la description que donne M. Ceresole de ce curieux travail. Mentionnons encore l'historique fort intéressant de toutes les forces motrices dont nous disposons dans le canton de Vaud.

Ce qu'on voit et ce qu'on entend dans les trams.

(Fin.)

Je m'aperçois que je ne me suis jamais acquitté de mon dernier article sur les trams. Il est temps cependant. Voici ce que j'y ai observé il y a quelques jours :

A l'une des extrémités du wagon, quatre messieurs, un banquier, un gros négociant et deux rentiers, qui ont l'air de ne pas savoir que faire de leur personne, parlaient des socialistes sur un ton de mauvaise humeur. Ils se demandaient comment on pourrait se débarrasser de ces importuns personnages et à quelle sauce on pourrait bien les manger.

Je ne sais s'ils ont trouvé la solution. Quoi qu'il en soit, si ces messieurs veulent les manger — n'importe à quelle sauce — il faut qu'ils se mettent en appétit, car il y en a qui seront durs à digérer.

A ma gauche, était assise une brave ménagère, tenant sur ses genoux un panier rempli de diverses provisions. En face d'elle, deux autres dames, rentrant aussi du marché.

— Bonjour, madame B..., fit l'une de ces dernières en tendant la main à ma voisine, comment dites-vous que ça va ?

— Voilà, on n'est guère bien par ce mauvais temps... A propos, quel est ce monsieur de Chillon, qui nous prêche toutes ces pluies ? Savez-vous qu'il est bien ennuyeux.

— C'est un monsieur Caprè. Mon mari le connaît. Il paraît qu'il est très entendu dans les affaires du ciel ; on ne sait pas comment il fait, mais il voit venir le temps... Vous venez, comme moi, de faire votre petit marché ?

— Vous avez raison de dire « petit marché », car on n'y trouve plus rien : quelques carottes, des épinards, des poireaux, des raves, c'est tout. Ah ! je vous promets que les diners me sont un terrible souci !

Et puis, mes hommes sont si tellement difficiles, si tellement gourmands, que je ne saurais bientôt plus que mettre sur la table ; ce sont des récriminations continues : « Toujours des épinards, toujours des poireaux, toujours des macaronis, voilà leur refrain.

— Eh bien, ma chère, je puis vous en dire autant. C'est une véritable croix... Ah !... si on avait pu prévoir tout ça !

— N'est-ce pas !... Si c'était à refaire...

Pendant que ces deux braves ménagères se faisaient ainsi leurs confidences, un Lausannois, assis à ma droite, ronchonnait après la nouvelle poste en se frottant le dos de la main : « Je me suis laissé pincer hier soir à cette nouvelle boîte aux lettres, qu'on n'y comprend rien. Jamais je n'y en remets une, ils feront comme ils voudront... »

Et puis j'aurais voulu quelques timbres-poste, pas même, on venait de fermer le guichet. Je ne savais pas que c'était déjà huit heures.

— Ah ! il fallait regarder l'heure à l'horloge.

— Il n'y en a point.

— Oh ! ça viendra. Mais, en attendant, on va vite regarder l'heure à l'ancienne poste, et puis on court à l'autre ; c'est ce que chacun fait.

— Tiens, je n'y avais pas songé. C'est une idée.

— Alou !

L. M.

Un voyage à Paris.

II

Tout de suite, après le déjeuner, Frérot parla de sortir.

Mais le gendre, qui avait pu obtenir la permission de la matinée à son magasin, devait s'y rendre l'après-midi. Valérie, un peu souffrante, comme son mari l'avait annoncé, était condamnée à garder la chambre.

Le vieux serait donc obligé de sortir seul.

Il parla d'aller voir un pays, Isidore Bontin, un ancien camarade à lui, installé dans la rue Secrétan, du côté des Buttes-Chaumont. Etait-ce loin ?

Mornet répondit : non, par les boulevards qu'il suivrait tout droit jusqu'au rond-point de la Villette, il y en avait pour une bonne demi-heure. Au rond-point, il se renseignerait ; la rue d'Isidore était tout près, on la lui indiquerait.

Avant de sortir, l'employé prit sa femme à part :

— Dis donc, Valérie, on ne peut pas le laisser ainsi s'en aller avec une blouse, ça nous humilie, tu comprends. Il devrait avoir au moins une tenue convenable. Que pensera de lui et de nous ce marchand de vin ?

— Evidemment, mon ami... mais il ne voudra pas en acheter un, je le connais...

— Vieux pingre ! s'écria Mornet.

Heureusement, pour l'apaiser, Valérie eut une bonne remarque :

— Laisse donc : s'il ne dépense pas son argent, tout nous reviendra un jour !...

— T'n as peut-être raison, murmura-t-il.